

Mes escaliers pour l'enfer

Avant-propos de Thomas Day au recueil *Stairways to Hell*

« Sans doute devrais-je présenter des excuses aux lecteurs — et ils sont nombreux — qui pensent qu'une nouvelle doit se suffire à elle-même, et que tout commentaire relève du verbiage superflu. Pour ma part, j'aime bien le verbiage, et je crois que la plupart des lecteurs partagent ce goût. »
Joe Haldeman, avant-propos à la nouvelle « *Contrepoint* ».

Ce livre comprend, outre cet avant-propos et une postface de l'éditeur, trois cauchemars ancrés dans une certaine vision du quotidien. Le lecteur y rencontrera, dans l'ordre, un homme à la recherche de sa véritable nature, le lycanthrope d'« *Extermination Highway* » ; une sorcière, Maneki Neko, postée sur les abords du « *Dirty Boulevard* » ; et enfin un écrivain, forcément infréquentable, pour lequel vont s'ouvrir les escaliers pour l'Enfer. Voilà une descente en Hadès qui va de la rédemption à la damnation en passant par la transgression. Une autoroute, un boulevard et, comme terminus, le Parc de la Punition : une volée de marches qui s'enfoncent toujours plus profond dans l'écorce terrestre et qui nous regarde comme un grand sourire d'ivoire et de sang.

Quand on réunit trois des textes les plus violents qu'on ait jamais écrits pour en faire un livre à ne pas mettre entre toutes les mains, où la violence est omniprésente, où l'érotisme ne cesse de céder la place à la pornographie la plus pure, il faut sans doute, pour ses proches, les gens qui vous aiment, donner quelque explication. Se répéter, car on s'est déjà, à de nombreuses reprises, expliqué.

Je n'écris pas pour essayer de rendre les gens plus heureux (ou plus malheureux) ; je n'écris pas pour raconter des histoires (quelle illusion...) ; je n'écris pas pour trouver ou proposer un peu de sagesse, même si, parfois, je revendique mes idéaux républicains ; je n'écris pas pour que mes textes soient appréciés. J'écris car ça me libère, me permet d'essayer de donner dans ma vie le meilleur de moi-même, et quand je parle ici de la vie, j'en exclus purement et simplement l'écriture.

Le processus est toujours le même : je me débarrasse par l'écrit de mes ténèbres comme on vide un abcès de son pus. Parfois, c'est au forceps que j'arrache la pourriture pour mieux l'étaler sur le papier. Souvent, il me faut des jours durant fouiller dans tous les scalpels mis à ma disposition, ma forêt d'idées noires, ma forêt de cendres, pour trouver le bon instrument, le bon calibre. Il y a des choses qu'on enterre profondément, des choses qui mettent longtemps à remonter à la surface, comme « *Punishment Park* » qui, posé sur mon épaule, mangeait la pulpe de ma nuque depuis déjà plus d'une décennie. Face à ces véritables cancers qui vous rongent, c'est à la tronçonneuse, à la gouge, au marteau-piqueur que j'opère. Dans l'excès, car c'est ce que j'aime le plus en littérature. L'excès. La chute des limites, la destruction des ultimes remparts. Et au final, une fois que l'on a recouvré le calme, pourquoi ne pas déboucher sur l'abstraction, le crypté, l'incompréhensible, comme ces repères temporels qui s'effondrent dans « *Dirty Boulevard* ».

Il n'y a rien de plus facile que de vider ses poches d'encre noire, c'est même, sans doute, une forme de lâcheté brutale, à la portée de tous. Rien de plus facile que de mettre ses couilles sur la table ou de s'ouvrir le ventre en criant : « Regardez toute cette merde, vous en voulez un

peu ? » La vérité... c'est que cette facilité a quelque chose de reposant. Et quand on me demande d'écrire quelque chose de positif, de non-violent, on me demande de fait de priver celles et ceux que j'aime d'une partie de ma tendresse, de mon amour, de mon amitié, de ma disponibilité, de ma générosité...

Pour le moment, tant que je marche encore sur les brise-lames de mon adolescence, tous ces enrochements dans lesquels je me blottissais à Cagnes-sur-Mer pour fumer des joints en regardant la Méditerranée, triste et grise, tant que j'avance avec en fond sonore des vagues de colère, d'insatisfaction, de rage, je préserve ma bonté pour ceux et celles qui sont là, présents tout simplement, peu nombreux car je ne peux donner plus que ce que je donne déjà. Et du même élan, je prive mes éditeurs de textes joyeux, lumineux, positifs, sucrés, gourmands.

Ceci dit, je ne passe pas mon temps à écrire des textes ultra-violents car, parfois, une parenthèse s'ouvre dans les étoffes du réel. Cela commence toujours de la même façon : j'attends, étendu sous les frondaisons de ma forêt de cendres, trop content de ne plus avoir à avancer, me complaisant dans cette contrée de choses mortes ou repoussantes. Là, d'un doigt incertain je remue mes chimères puantes et gluantes, je sculpte cette glaise dans laquelle je me vautre, glaise qui devient des mots, des phrases, des paragraphes, des récits, des énigmes ; et soudain, surpris par une voix féminine, je bondis, je me mets à courir, mû par le désir, sur un chemin qui renaît, gonflé de vie, où la forêt calcinée bourgeonne, fleurit, laisse place à la mousse sur les troncs et aux dessins féminins et maternels des ruisseaux. Je tombe amoureux, illuminé d'or comme le sont les gens amoureux, et j'arrête d'appivoiser mes ténèbres, de jouer avec elles, d'écrire, tout simplement... Bientôt, l'amour prend fin — c'est une bougie trop facile à souffler — et viennent les questions : étais-je vraiment amoureux ? comment ai-je pu, si facilement, céder à l'illusion ? Et quelle que soit la réponse à ces questions, la forêt s'assombrit de nouveau pour me tendre ses branches familières et mortes où je cueille couteaux de cuisine ensanglantés et autres lames promises à de funestes errances. Alors, de nouveaux textes excessifs prennent forme, s'érigent peu à peu... Suintants de merde, de sperme et de sang.

Tel est le cycle de mes ténèbres, et ce livre, *Stairways to hell*, n'est que le fruit de leur appivoisement nécessaire. Un fruit blet.

Pour conclure cet avant-propos, il me faut respirer profondément... Prendre de l'élan... Bander les muscles... Sentir la puissance de l'érection, cette barre d'acier... C'est comme effectuer une pirouette sur le dos d'un requin, interpeller une jolie fille dans la rue. Il y a une part de jeu et une part de danger. Je dis, je crie : « Ne lisez pas, n'achetez pas ce livre si vous avez quelque chose de plus agréable à faire à la place... l'amour, par exemple. »

T.D.